



Jean-Pierre HARRIS

Professeur au lycée technique de Nevers, il y enseigne de 1955 à 1958 dans un climat, souvent regretté, de travail et de bonne humeur. Professeur de philosophie au lycée d'Etat de Tlemcen de 1958 à 1961, il se passionne pour des élèves d'une disponibilité jamais retrouvée; il est chargé d'enseignement en lettres.

Administrateur de l'Université de Dijon depuis 1963, en a été vice-président de 1975 à 1977. Aime le cinéma comme plongée dans l'imaginaire, animateur de Ciné-Club (F.O.L., F.F.C.C.), a participé à de nombreux stages, en a dirigé à Nevers, à Dijon, à Marly.

Jean-Pierre Harris participe à de nombreuses commissions et veill

Louis GALLOIS

On a célébré par ailleurs, dans ce journal, les travaux et les œuvres de Louis Gallois ; ils lui survivent, et des mains pieuses, des cœurs fidèles les poursuivront. Mais au-delà de la réussite et des bien de ce monde qu'il faut abandonner au seuil de la

des territoires. Dès 1921, sans passer par une grande école, uniquement formé par les livres et les cours par correspondance, il s'attaqua à l'Yonne, sa rivière d'élection rêvait barrages, ligne

A l'épouse admirable qui l'a suivi, soutenu sur ses chemins, à ses enfants de l'Académie du Morvan ex prime son chagrin et la fidélité de son souvenir.

FEBRIER 1978

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre » Joseph PASQUET

textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Maille, 71700 Autun.

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Menessaire, 21430 Liernais.

DE FRANKLIN A NOS JOURS

Bilan d'une amitié bi-centenaire

A l'issue de notre assemblée générale de juillet dernier, Mme Suzanne Bastid, membre de l'Institut, avait fait une magistrale conférence sur « Les droits de l'Homme et la politique internationale », dont nous avions reproduit de larges extraits. Le thème développé s'éloignait sans doute des sujets plus généralement abordés dans cette page, mais présentait pour nos lecteurs un indiscutable intérêt.

Dans le même esprit, nous publions aujourd'hui les considérations, toujours d'actualité, de notre confrère M. W.-R. Tyler, ancien ambassadeur des U.S.A. qui, à l'heure venue de la retraite, a choisi de se fixer dans notre région, au château d'Antigny, près d'Arnay-le-Duc, propriété familiale depuis un demi-siècle. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous communiquer le texte d'un article dont il avait donné la primeur à la « Gazette du Tastevin », confrérie dont il est dignitaire et récent lauréat d'un de ses prix littéraires.

Il est naturel qu'en cette année 1976 du bi-centenaire de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, l'on s'interroge sur les deux côtes de l'Atlantique, sur le phénomène américain et, en particulier, sur l'état des rapports entre nos deux pays. Etant donné le rôle primordial joué par la France dans la lutte victorieuse des colonies américaines, ces rapports sont d'un intérêt spécial et invitent à un examen objectif et lucide. Dans une certaine mesure, ils constituent un baromètre des relations transatlantiques.

Comme il arrive entre tous les pays du monde, des problèmes et des divergences surgissent de temps en temps entre nous. Néanmoins, je suis persuadé que l'expérience unique, commune à l'Amérique naissante et à la France à la veille de sa propre révolution, a créé entre nos deux peuples une base d'amitié inébranlable. D'ailleurs, l'histoire en a déjà fourni deux fois la preuve au cours de ce siècle. A quel autre pays que la France un général américain aurait-il pu dire à l'époque, comme le fit le général Pershing à celui qui était alors le général Foch, le 28 mars 1918 : « L'infanterie, l'artillerie, l'aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il en viendra d'autres, aussi nombreux qu'il sera nécessaire » ?

On se plaît parfois à insister que le rôle de la France dans la révolution américaine lui a été tout simplement dicté par les impératifs de sa rivalité avec l'Angleterre. D'autres prétendent que l'intervention de l'Amérique dans les deux guerres mondiales a été motivée par des considérations d'intérêt national. Tout cela contient une part de vérité, sans doute, mais ce n'est pas toute la vérité. Qu'on le veuille ou non, il a existé dès le début, entre nous, un sentiment instinctif de solidarité, qui se manifeste dans les grands moments de l'histoire, lorsque nous sentons menacé le tréfonds de nos sociétés démocratiques. Autrement dit, les rapports franco-américains doivent leur existence et leur endurance à bien autre chose qu'à une simple convergence d'intérêts nationaux.

Quant aux courants qui troublent parfois le climat de nos rapports, peu importe que ces éléments négatifs soient dus à telle

divergence d'attitude nationale, ou à telle propagande politique. Ils ont toujours existé dans le passé, et ils continueront sans doute à se produire dans l'avenir. Non seulement est-il normal, il est inévitable qu'il en soit ainsi. J'irai même plus loin : il me paraît souhaitable que le dialogue entre nos deux démocraties soit franc et vivace. Il doit être accompagné d'un effort soutenu et (surtout) intelligent, visant à augmenter la connaissance réciproque de nos deux pays, afin que nous soyons mieux renseignés de part et d'autre sur « what wakes us tick » comme on dit en Amérique.

Il est essentiel de voir le problème de nos rapports sous une perspective robuste et réaliste. Si, d'un côté, il ne suffit pas simplement d'évoquer sentimentalement des souvenirs du passé, il ne faut pas non plus faire le jeu de ceux qui espèrent nous diviser, en se laissant trop facilement décourager par tel ou tel article ou sondage d'opinion, ni en ce qui concerne l'opinion américaine envers la France, ni en sens inverse. Déjà, étant jeune, je distinguais à l'intérieur de nos relations l'existence de deux niveaux, ou plutôt deux courants simultanés, coulant en deux directions diamétralement opposées. Le premier, profond et discret, puisant son inspiration et sa force à la source de l'histoire, et constamment alimenté par les rapports et les échanges personnels et institutionnels dans tous les domaines ; l'autre, visible et tapageur, souvent alimenté par des arguments politiques passionnés, et par des théories idéologiques.

C'est ainsi qu'il est facile, à n'importe quel moment, de démontrer, « preuves à l'appui », qu'il existe en France un fort sentiment anti-américain, et de même qu'il y a beaucoup de sentiment anti-français en Amérique. Un exemple : au moment de l'arrivée aux Etats-Unis, récemment, du président de la République, un sondage d'opinion paraissait dans certains journaux, sous de gros titres proclamant que, seul, un Américain sur trois considère la France comme un allié sûr. Le journal principal de Washington, se basant sur ce sondage, fit paraître le matin-même de l'arrivée du président Giscard d'Estaing, un éditorial justifiant les résultats de ce sondage en des termes de

sobligeants pour l'illustre visiteur et son pays. Or, comme on sait, ni ce sondage, ni ce manque de courtoisie n'empêchèrent que le président fût partout chaleureusement reçu pendant sa visite, jouissant d'une excellente presse.

Mais que représente, au fond, ce genre d'hostilité auprès du travail lent et patient de la coopération transatlantique croissante ? De même, les fondements de notre amitié traditionnelle sont-ils vraiment menacés à la longue parce que nous ne nous entendons pas toujours sur tous les points et qu'une minorité dans chacun de nos pays est franco ou américano phobe ? Je ne le crois pas. Sans sous-estimer la nobcivité d'une propagande acharnée sur tel ou tel sujet, je ne suis pas pessimiste pour l'avenir, parce que j'attache beaucoup d'importance et beaucoup d'espoir au rôle et au bon jugement de la majorité de la jeunesse de nos deux pays.

Les jeunes ont l'immense avantage de pouvoir, et de vouloir connaître d'autres pays que le leur. Or, peu de préjugés survivent à l'expérience personnelle, aux contacts humains, et aux liens forgés par la coopération professionnelle internationale. C'est pour cela que je souhaite vivement la réussite du programme franco-américain d'échanges, et de discussions entre Français et Américains actifs dans le même domaine professionnel annoncé par le président de la République lors de sa visite à Washington. Plus on élargira et approfondira le caractère de nos échanges et contacts, moins porteront les préjugés et le bourrage de crâne. Pour ma part, je souhaite que de plus en plus de Français puissent venir en Amérique pour nous voir tels que nous sommes, le mauvais avec le bon. Par contre, ce que je redoute le plus c'est l'ignorance, qui favorise l'acceptation des idées fausses et les conceptions erronées.

Les conditions dans lesquelles se forment aujourd'hui les relations internationales, y compris les liens affectifs entre les peuples, ont profondément changé. Le progrès (au moins au sens technique du mot) proprement inimaginable, de la technologie dans les domaines de l'expansion et de la rapidité des communications et des transports, pour ne nommer que ceux-ci, fait que la vie humaine, déjà transformée par rapport au passé, se trouve encore en pleine voie de transformation. Les conceptions mêmes de la sécurité nationale, de la guerre et de la paix, ne sont plus celles des générations précédentes. En fait, nous assistons à un retrecissement de la surface de notre planète, partant, à une « délocalisation » des unités nationales qui composent sa population. La nature des rapports internationaux, les données sur lesquelles se basent la politique étrangère, les

buts qu'un pays se trouve en mesure de se proposer, sont aujourd'hui tout autres.

Je n'évoque tout ceci que pour suggérer que les sentiments populaires nationaux envers d'autres peuples se sont sans doute modifiés, eux aussi.

Ils sont peut-être moins « entiers » qu'ils ne l'étaient, pour ou contre, dans le passé. En ce qui concerne les rapports franco-américains, il me semble permis de penser qu'ils continueront dans l'avenir à ne pas être aussi bons que beaucoup d'entre nous le souhaitent, mais pas aussi mauvais qu'une minorité l'espère. Je crois fermement que, de toute façon, ils ne perdront jamais une certaine saveur, une certaine profondeur, que l'histoire de leurs origines leur a conférées, et qui les distingue.

Lorsque Thomas Jefferson était notre ministre à Paris, il fut enthousiasmé par les magnifiques feux d'artifices présentes par la maison Ruggieri, la même qui fut invitée par nous de se charger du spectacle pyrotechnique éblouissant, à Washington, le 4 juillet, célébrant le bi-centenaire. Je trouve cette continuité un symbole de bonne augure pour notre vieille amitié au seuil du 3^e siècle de son existence.

W.R. TYLER

Prix littéraire du Morvan

Créé en 1961 par Henri Perruchot, décerné tous les deux ans tour à tour dans une localité de la Nièvre, de Saône-et-Loire, de Côte-d'Or et de l'Yonne, d'un montant de 1.000 F grâce à une dotation de l'Académie du Morvan, le onzième Prix littéraire du Morvan sera attribué cet été dans une localité de l'Yonne. Treize écrivains régionaux en ont déjà été les lauréats.

Cinq ouvrages sont actuellement soumis au jury (1) : « Le vent sur la maison » (Marilène Clément), « Ma Man et moi » (Odette Ploud), « L'Ermite » (Roland Duval-Seguenot), « Anecdotes asquinoises » (Paul Meunier), « En suivant la Teurlee » (Marinette Janviers).

Tous renseignements concernant ce Prix sont à demander au secrétaire : M. Cl. de Rincquesen, 21430 Liernais.

(1) Président : Roger Denux ; membres : Mmes H. Perruchot et J. Bonamour, MM. Bacot, Barbotte, Bruley, Colombet, Lhospiéd, Lucotte, T. Maya, H. Meillant, D'Oliver, R. Pretet, G. Riguet, de Rincquesen, J. Severin.

de tous ceux qui cultivent les ressemblances et cherchent à comprendre les différences, dans quelque domaine que ce soit, se refuse donc à se reconnaître des adversaires. Il s'enorgueillit, à tort ou à raison, de son désintéressement qui le force parfois à être susceptible.

Jean-Pierre Harris sait que son dévouement pourrait être encore plus ouvert et surtout à ceux qui souffrent. En dehors de ses responsabilités, il consacre le peu de temps qui lui reste à se mieux connaître, « en sa façon simple, naturelle et ordinaire », comme le dit Montaigne, pour mieux s'attacher à ceux qu'il aime.

Pour Jean-Pierre Harris, le Morvan, c'est le cœur de la Bourgogne au moins autant que celui de la France. Du Beuvray partit en fanfare la première expression de l'âme nationale, vécue par le Celler Vercingetorix. Terre de synthèse ou la race toujours forte, conjuguée les vertus rurales nées de la difficulté de subsister et les souffrances rudes des idées nouvelles, comme celles des flotteries de l'Yonne. Pays de la fidélité où les ciels changeants se plient à la fermeté du grabit rouillé, où le miroir immobile des lacs esseulés ne se lasse pas de répéter la géométrie compliquée des forêts inquiètes, où les gens tardent à faire confiance, mais celle-ci acquise, s'enroulent à l'homme reconnu comme le lierre à l'arbre.

Celui qui s'attache à son âme secrète ne peut plus s'en déprendre, car, au creux d'une âpre vallée, se cache encore la fée souterraine et magique qui l'ensorcelle et que Saint-Martin et son âne ont poursuivis, et, qui sait, poursuivent encore avec tant d'acharnement.

Poète et homme d'action, Jean-Pierre Harris fait honneur à notre petite patrie et à notre académie.

Tristan MAYA.

Comme Joseph Pasquet, auquel il ressemblait par ses racines et sa nature profonde, Louis Gallois incarnait la fidélité. Il avait taillé, dans le granit, ses idées, ses principes, sa vision des êtres et des choses. Il les épousait de toute sa foi, mais il ne vivait pas à leur ombre dans une

avant de fonder en 1928 la Société Hydro-Electrique et Industrielle du Morvan, devenue la Société Morvan à laquelle Château-Chinon doit une part de son essor. Le Morvan, notre Morvan avec ses mœurs, sa géographie, son histoire, ses hommes et ses femmes, il l'avait dans le sang et parfois dans

Les routes enneigées du Morvan avaient malheureusement empêché beaucoup de nos confrères d'assister aux obsèques de Louis Gallois. L'Académie du Morvan était cependant représentée par son président, l'amiral de Bourgoing, MM. Menand, Jean Séverin, Barbotte, Jaillet, Roblin et J. Bruley.

Souvenirs d'un maître d'école : QUELQUES PORTRAITS

— Bonjour monsieur.

Sa main se tend en même temps que son sourire s'offre à vous et que ses yeux s'accrochent aux vôtres, pleins d'insistance.

Chaque soir, il reste le dernier en classe. Chaque soir, il a une mission qu'il s'est donnée, lui-même : ranger la classe, aider la maîtresse à la table d'imprimerie, jeter un coup d'œil à tout.

— Vous m'en donnez du mal avec vos dessins ! lui dit-elle. — C'est pas ma faute, c'est Roger, il a qu'à pas tant en faire... J'aime pas ses dessins, moi, dit-il en « connaisseur ».

Il les regarde avec ceux des autres. Evidemment, celui qu'il préfère, c'est le sien. Mais il ne le dit pas, il est bien trop finaud.

« J'aime pas sa femme ». Le malheur veut que la femme en question n'a pas été dessinée par Roger. Alors, il n'en dit plus rien.

Il jette un coup d'œil sur tout, trouve tout ce qu'il faut pour retarder son départ. Les « dépêches » de la maîtresse n'ont aucun effet. Puis la conversation reprend entre eux. Ils s'aiment bien.

Le voilà enfin parti. Oh, un tout petit départ, de personne pas décidée. Il pense à demain. A demain, quand il racontera qu'il est allé chez son petit copain, celui qui a un ascenseur et qui a cinq ans en même temps... et qui, debout sur sa chaise, d'un seul coup, a soufflé les cinq bougies de son gâteau d'anniversaire.

... Tout doux, son sac lui tapant dans les jambes et l'obligeant à se dandiner un peu, il arrive à la maison, s'étant arrêté devant tout, ayant tout vu, tout entendu, s'étant fait sa petite opinion solide sur tout, car Michel raisonne comme un homme, un petit homme sérieux, cela va sans dire.

Huguette, tu es pleine de fantaisie et ta fantaisie est toute pleine de ta personne. Toi et ta toilette, cela ira-t-il un jour ensemble ? Oui, peut-être, plus tard, quand tu seras jeune fille.

Je doute que tu domptes les mèches folles de ta chevelure blond cendré, qui volent de-ci de-là, au gré du vent et que ton geste machinal essaie de ramener. La place et la douleur de tes jolis cheveux, cela ne te préoccupe guère !

Tiens, tu n'as plus le même tablier ? Mais hier, tu avais une belle ceinture, il me semble. Aujourd'hui, tu as mis une espèce de cordonnet... Tu n'as peut-être pas eu le temps de la chercher cette belle ceinture ? Demain, le cordonnet sera ailleurs. Une manchante lanière décolorée te tombera sous la main. Et voilà comment, dans la même semaine, tu changeras trois ou quatre fois de ceinture... quand tu en trouveras une...

Peut-être que ton lacet de soulier aura oublié quelques œillets, peut-être que tu auras négligé de fixer un côté de ta chevelure... Peut-être qu'à la dernière minute, tu sauteras sur ta serviette bourrée de livres, et dans laquelle il y aura ce que tu as cherché, ta ceinture de la veille. Tu finiras de boutonner ton tablier en arrivant dans la cour.

Cela n'a aucune importance, n'est-ce pas ? Ce qui compte pour toi, c'est la classe, c'est le travail de tous les jours, c'est la discussion qui pourra en surgir et où tu te délecteras.

Et toujours, dans un sourire, tu critiqueras. Soudain, tu trouveras le mot ou la phrase qui frappe. La classe se déridera et tu éclateras de rire à l'occasion, satisfaite de ton idée. Mais ce jour-là, ce n'était pas l'avis de l'inspecteur

Joseph RAULT.

H. COOBLIN

Halte au massacre de la forêt de Bibracte

Un de mes parents, venant nous faire visite à Onlay, m'en avait averti. En poussant par la route d'Autun à Moulins-Engilbert, un spectacle affreux l'avait douloureusement frappé : on a poursuivi l'assassinat du Beuvray en débaisant à blanc un de ses versants où subsistait encore la dernière génération de « feuillus » de l'antique forêt celtique !

L'occasion de constater à mon tour le désastre m'a été offerte au cours d'un voyage à Autun. C'est pitoyable ! De très loin, on peut voir toute la face est de la montagne, complètement rasée — des dizaines d'hectares, sans doute — jusqu'aux abords du sommet, et apparemment des remparts et hauts talus constituant l'enceinte de Bibracte.

Une brume dense, sévissant sur les versants nord et ouest, m'a empêché d'observer si la dévastation ne s'était pas étendue davantage dans la région.

Il y a un certain nombre d'années, le vandalisme avait débuté, tant sur le mont lui-même que sur ses contreforts et épaulements, face au Puits-Petiton, Villapourçon (ouest), Larochemillay et Poil (sud-sud-est). Je n'ai pas

souvenir que des protestations indignées, ni qu'une action efficace émanant d'autorités ou de groupements qualifiés, se fussent manifestées auprès des responsables de ce forfait.

Le regretté D^r Bondoux, ce fougueux défenseur de la forêt morvandelle et de nos plus antiques traditions, n'est plus là... Cependant, il y en a d'autres, investis de fonctions officielles. On a vu, on a constaté, et on ne dit rien, sinon en termes trop confidentiels...

Le mal est fait, cent fois hélas ! Se décidera-t-on à obliger les responsables à lâcher prise dans leur besogne d'aneantissement de notre prestigieux passé ? On ne dispose pas de moyens légaux nécessaires, objectera-t-on : propriété privée, considérations économiques, etc. La belle affaire ! Je pense qu'on peut tout, en pareille matière, sans spoliation ni mise en œuvre de procédés révolutionnaires, dont je suis loin d'être un tenant.

L'âge (bientôt 87 ans) et son cortège de misères m'empêchent d'entreprendre une action efficace, que d'autres peuvent mener. Je ne puis, en ce qui concerne, que sonner le tocsin.